



Journées cinématographiques dionysiennes
Est-ce ainsi que les hommes vivent ? 4^e édition

ENSEMBLE!

Cinéma L'Ecran de Saint-Denis
du 4 au 10 février 2004

Télérama

1^{er} hebdomadaire culturel français

**Télérama, partenaire
de votre événement,
partenaire
de votre émotion**

Chaque semaine, retrouvez dans Télérama
la culture sous toutes ses formes : **télé, ciné,
livres, radio, danse, théâtre, expos...**

Enthousiaste ou râleur, passionné mais exigeant,
Télérama justifie ses choix et ses opinions pour
vous aider à vous faire votre propre avis.

**Nous ouvrons le débat, mais c'est à vous
qu'appartient le dernier mot.**

Journées cinématographiques dionysiennes
Est-ce ainsi que les hommes vivent ? 4^e édition

ENSEMBLE!

Cinéma L'Écran de Saint-Denis
du 4 au 10 février 2004

L'association et l'équipe du cinéma l'Écran dédient,
avec reconnaissance et affection,
Ensemble!, quatrième édition
de *Est-ce ainsi que les hommes vivent?*,
à Armand Badéyan, fondateur de ces rencontres.

Depuis le 21 avril 2002, « la beauté est dans la rue ». Aux grandes mobilisations anti-Le Pen ont succédé assez rapidement les manifestations contre la guerre en Irak, pour défendre les retraites, le statut des intermittents, jusqu'au défilé électrique des 80 000 alters à Paris le 15 novembre pour changer le monde. Ensemble! Avec la querelle du voile islamique et les débats sur la laïcité, l'égalité des religions et l'égalité des sexes, c'est à voir.

Qu'est-ce qui lie les hommes, qu'est-ce qui les fait vivre ensemble, se supporter comme ensemble à travers leurs singularités et par-delà leurs conflits d'intérêts, qu'est-ce qui les rassemble en foule, en action, qu'est-ce qui les mobilise ?

À travers la rencontre de films, refaire le chemin de l'histoire du cinéma jusqu'à aujourd'hui pour réfléchir à l'idée de la communauté, du groupe, du lien, de l'être-ensemble, aborder à travers ses représentations à l'écran les problèmes de différence et de tolérance, à quelque échelle que ce soit. Au niveau du couple, de la famille, des groupes nationaux, culturels, religieux, ou de la société tout entière. Sans frontières géographiques, présumés stylistiques, ou limites de supports, de formats, ou entre les genres, documentaires, fictions, expérimental.

Avec Amos Gitai et Robert Guédiguian, Rithy Panh et Richard Copans, Jean-Pierre Bouyxou et Lionel Soukaz, avec tous les publics, et avec Armand Badéyan à qui cette manifestation est évidemment dédiée. *Ensemble!*

Olivier Pierre, responsable de la programmation

Les journées cinématographiques dionysiennes sont organisées
par l'association Cinéma Écran,
avec la Ville de Saint-Denis,
et coproduites par le Conseil général de la Seine-Saint-Denis,
avec le soutien du ministère de la Culture et de la DRAC Ile-de-France,
en partenariat avec Libération, Télérama et Cinemeccanica,
avec le concours de la Cinémathèque française.



Saint 
Denis

ENSEMBLE!

index des films

1^{er} mai 2002 de Lionel Soukaz [p. 17]
À la vie, à la mort! de Robert Guédiguian [p. 16]
Allée des signes de Gisèle et Luc Rapp-Meichler [p. 17]
A pas lentes du collectif Cinélutte [p. 20]
Adieu de Arnaud des Pallières [p. 21]
Amours collectives de Jean-Pierre Bouyxou [p. 18]
Ange exterminateur (L') de Luis Buñuel [p. 9]
Aurevoiretmerci de Arnold Pasquier [p. 15]
Beauté est dans la rue (La) de Stratis Vouyoucas et Jérémie Elkaim [p. 17]
Before and After de Barbet Schroeder [p. 21]
BELVEDERE de Arnold Pasquier [p. 15]
Berlin Express de Jacques Tournear [p. 19]
Brame du cerf (Le) de Bernard Cerf [p. 17]
Buongiorno, notte de Marco Bellocchio [p. 8]
Ça, c'est l'amour de Arnold Pasquier [p. 15]
Cap Estérel de Antoine Page [p. 17]
C'est ça, l'amour de Arnold Pasquier [p. 15]
Château de la pureté (Le) de Arturo Ripstein [p. 9]
Chic Point de Sharif Waked [p. 17]
Consultation (La) de Sabine Massenet [p. 17]
Cœur d'Espagne de Geza Karpathi, Herbert Klein, Paul Strand, Léo Hurwitz et Alex North [p. 15]
Crime de Monsieur Lange (Le) de Jean Renoir [p. 11]
Demi-tarif de Isild Le Besco [p. 16]
Deux cavaliers (Les) de John Ford [p. 10]
Domestic Violence de Frederick Wiseman [p. 14]
Do the Right Thing de Spike Lee [p. 19]
Emitaï de Sembène Ousmane [p. 19]
Empire de Médor (L') de Luc Moullet [p. 8]
Ensemble, briser le baillon... de René Vautier [p. 18]
Est-ce ainsi que les hommes vivent? de Claude Dityvon et Dominique Dante [p. 8]
Ferme des animaux (La) de John Halas et Joy Batchelor [p. 8]
Fragile Armada (La) de Jacques Kébadian et Joani Hocquenghem [p. 20]
Furie de Fritz Lang [p. 19]
Garçon aux cheveux verts (Le) de Joseph Losey [p. 8]
Grande Bouffe (La) de Marco Ferreri [p. 17]
Graphyty de Jean-Pierre Bouyxou [p. 18]
Grèves d'occupation d'un collectif CGT [p. 11]
Happy Together de Wong Kar-wai [p. 18]
House de Amos Gitai [p. 14]
I Live in a Bush World de Lionel Soukaz [p. 17]
Images du 1er mai de Agnès Varda [p. 17]
Je comprends moi aussi le langage des oiseaux de Sabine Massenet [p. 17]
Kashima Paradise de Yann Le Masson et Bénie Deswarte [p. 14]
Maine Océan de Jacques Rozier [p. 8]

Marocaine à deux dimensions de Brahim Bachiri [p. 17]
Montesanto de Arnold Pasquier [p. 15]
M/Other de Nobuhiro Suwa [p. 14]
Nos funérailles de Abel Ferrara [p. 18]
Notre Pain quotidien de King Vidor [p. 15]
Nous ne vieillirons pas ensemble de Maurice Pialat [p. 11]
Nuit des morts vivants (La) de George A. Romero [p. 20]
Octobre de Sergueï Mikhaïlovitch Eisenstein [p. 20]
Ordre (L') de Jean-Daniel Pollet [p. 9]
Out One : Spectre de Jacques Rivette [p. 15]
Peuple de Antoine Page [p. 17]
Pierre et Djemila de Gérard Blain [p. 9]
Race d'Ep de Lionel Soukaz [p. 18]
Radar de Augustin Gimel [p. 17]
Raison du plus fort (La) de Patric Jean [p. 9]
Retour à Sarajevo de Philippe Grandrieux [p. 21]
Riposte de Hélène Deschamps [p. 17]
S21, la machine de mort Khmère Rouge de Rithy Panh [p. 14]
Saucisse de James Schneider [p. 17]
Shadows de John Cassavetes [p. 8]
Sobibor, 14 octobre 1943, 16 heures de Claude Lanzmann [p. 10]
Telefonando de Arnold Pasquier [p. 15]
To Sang fotostudio de Johan van der Keuken [p. 10]
Un film comme les autres de Jean-Luc Godard [p. 10]
Un simple exemple du collectif Cinélutte [p. 20]
Une chambre en ville de Jacques Demy [p. 17]
Une maison à Jérusalem de Amos Gitai [p. 14]
Vie nouvelle (La) de Philippe Grandrieux [p. 21]
Volontaires (Les) de Carole Henry [p. 16]
Yom Yom de Amos Gitai [p. 16]



Ensemble ! Avant l'incarcération

« **D**ébut du XXI^e siècle. Les inégalités atteignent des dimensions inédites, littéralement révoltantes. La moitié de l'humanité vit dans la pauvreté, plus d'un tiers dans la misère, 800 millions de personnes souffrent de malnutrition. Tandis que la moitié de l'humanité, soit 4 milliards d'humains, vit avec moins de 2 dollars par jour, la fortune des trois personnes les plus riches du monde dépasse le Produit Intérieur Brut des 48 pays les plus pauvres. Les 20 % les plus riches de la population consomment 83 % des biens et services dans le monde, les 20 % les plus pauvres n'en consomment que 1,3 %. » [Chiffres du PNUD, Programme de Développement des Nations Unies]. Vivre ensemble, c'est d'abord vivre dans ce monde-là, et tenter de ne pas se soustraire aux impératifs que cela crée. Comment ? Comment en est-on arrivé là ? « D'où vient tout ce mal ? » Et que faire ?

Before and After, de Barbet Schroeder, transpose nos deux réponses habituelles sous forme de fable. Dans une paisible maison familiale installée au fin fond de la nature, soudain la police fait irruption : le fils bien-aimé est soupçonné



Before and After.

d'avoir assassiné une jeune fille. Face au mal, le père et la mère réagissent de façon opposée : pour la mère, le fils est forcément innocent, il faut donc faire confiance à la communauté humaine et ses institutions, la police, la Justice, afin d'établir la vérité ; pour le père, le fils est sans doute coupable, pour le protéger il convient de détruire toutes les preuves et de jouer les institutions les unes contre les autres. Le père représente la ligne tracée par Hobbes et son *Léviathan* : on trouvera l'origine du mal dans la malignité humaine, l'avidité, l'envie, la prédation, la pulsion de mort ; d'où la nécessité de l'interposition institutionnelle pour que les hommes ne passent pas leur temps à s'entretuer, la nécessité de l'État, de la Loi, de la répression, de la peur qui malgré eux va les cimenter et les dompter. Le problème ensuite consiste à bâtir les bonnes formes d'institutions. La mère, elle, représente la ligne Saint-Just : à l'état de nature, l'homme fait preuve d'une sociabilité organique, il désire la compagnie de ses semblables et l'harmonie générale. « Il est fait pour la vie civile ». L'irruption du contrat social équivaut à l'irruption de la guerre, l'état politique, purement répressif, détruit l'équilibre naturel et confisque à l'être humain la possibilité du bonheur. Il faut alors repenser entièrement l'organisation politique, afin qu'elle respecte l'état naturel de l'homme – nécessité de la révolution.

À Hobbes qui croit à l'organisation civile, on peut conseiller de voir *la Raison du plus fort* de Patric Jean, *l'Ordre* de Jean-Daniel Pollet, les essais de Gisèle et Luc Rapp-Meichler sur l'urbanisme, le terrible *S21* de Rithy Panh : ils décrivent de façon radicale comment les institutions, que ce soit dans une société démocratique (l'Europe de Patric Jean, la France des Meichler), fasciste (la Grèce des colonels chez Pollet)

ou totalitaire (le Cambodge sous les Khmers rouges), n'ont pas tant pour vocation de réguler la vie des citoyens que de s'emballer elles-mêmes. Elles ne protègent pas les individus mais les divisent, les séparent les uns des autres, les transforment en ennemis irréconciliables, que ce soit dans la forme de l'injustice ordinaire (*la Raison du plus fort*, un homme se retrouve en prison pour n'avoir pas eu de ticket de métro, pas la bonne classe sociale et pas la bonne couleur de peau), ou celle de la machine de mort khmère : « *ils me disaient que c'était l'ennemi* », alors, frère, femme, enfant, il n'y avait plus qu'à le tuer.

À Saint-Just qui croit en l'homme, on montrera par exemple *Domestic Violence* de Frederick Wiseman où comment, dans une société démocratique, prospère et en paix (la Floride, synonyme d'abondance paradisiaque pour le reste du monde), le mari bat sa femme jusqu'à la mort, le fils sa mère, le gendre sa belle-mère. Il peut voir aussi la version française du film de Wiseman, *Nous ne vieillirons pas ensemble* de Maurice Pialat. Ou les essais descriptifs d'Antoine Page sur les nouvelles formes d'organisation sociale de l'indifférence. Ou bien *Nos Funérailles* d'Abel Ferrara, qui raconte comment il suffit qu'un homme soit supputé menaçant pour être assassiné par un autre, selon la logique de châtement préventif mise au point par le code d'honneur mafieux dont vient de constater qu'il sert désormais de modèle politique au plus haut sommet de l'État américain.

À tous, on recommande la vision de *la Vie nouvelle*, qui cherche de façon expérimentale à démêler et tresser ce qui, dans un geste humain familier (un homme frappe une femme), appartient à l'environnement historique, à la sentimentalité déçue, à l'instinct de prédation, à la méconnaissance de soi...

Alors, comment ne plus voir en l'autre (et donc en soi-même) un ennemi ? C'était la question de Kant, réfléchissant à une organisation du monde viable avant que les guerres

d'extermination, écrivait-il avec ironie, « ne laissent advenir la paix perpétuelle que dans le grand cimetière du genre humain ». Et sa réponse ? Considérer le monde d'un point de vue cosmopolitique, c'est-à-dire en partant du constat que les peuples co-existent sur une même terre, en une communauté si étroite et soudée que « la violation du droit en un lieu de la terre est ressentie en tous ». (Kant écrivait ceci en 1795, on voit que les exportations de conflits ne datent pas de la télévision). Il faut donc penser les hommes comme « citoyens d'un État humain général », et Kant établit alors les principes du droit cosmopolitique. Par exemple, « un droit d'hospitalité universel », et le principe commun qu'« à l'origine, personne n'a plus qu'un autre le droit d'être sur un lieu de la terre ». De quoi a-t-on peur, dans l'autre ? Personne n'aurait peur de vivre à côté d'un prince arabe, d'un milliardaire malien ou d'une star éthiopienne ; ce dont on a peur, c'est de la pauvreté et de la misère, comme une panique ancienne qui gouverne encore, de façon archaïque, les réflexes de certains habitants des zones prospères.



La Vie nouvelle.

Or, aujourd'hui, avec en tête les chiffres des Nations Unies et sous les yeux les films documentés de Cinélutte, de Raoul Peck ou de Lionel Soukaz, on peut faire du cosmopolitisme – ce qu'aujourd'hui la société française apprend laborieusement –, non pas une nécessité mais une vertu : voilà ce que nous montrent, en deux bouts du monde et en deux extrémités de la vie, deux des personnages qui vont se succéder sur l'écran de Saint-Denis. Le vieil homme que rencontre Patric Jean à la fin de *la Raison du plus fort* avait choisi d'habiter à Marseille en raison du caractère cosmopolite de la ville, pour une fois visible en son centre et non pas repoussé vers les périphéries ; dans *House* de Amos Gitai, la petite fille qui vient de naître en Israël tirera sa force, selon sa sage grand-mère, d'appartenir à de nombreuses cultures, à la fois historiquement et géographiquement. L'homme de Marseille, la dame de Jérusalem, tous deux sans se connaître emploient le même mot, « cosmopolite », le mot un peu oublié de Kant, qui s'était trompé en faisant confiance au commerce pour favoriser la solidarité entre les peuples mais dont on peut repartir comme le Palestinien



Une maison à Jérusalem.

expulsé de Jérusalem dans le film de Gitai reconsidère l'histoire pour voir où ses prédécesseurs ont commis une erreur.

Le droit cosmopolitique a-t-il une existence, une effectivité, fait-il trace aujourd'hui quelque part ? On l'entend vibrer au Mexique dans les discours poétiques du sous-commandant Marcos, « alliance d'analyse marxiste et de philosophie maya », enregistrés par Jacques Kébadian et Joani Hocquenghem dans leur *Fragile Armada* : « Nous ne sommes pas des existences dispersées de par le monde, mais une vive harmonie de couleurs et de voix, un constant battement de désirs et de pensées, qui se donnent naissance, se croisent et se fécondent amoureusement ». On le voit à l'œuvre, concrètement, dans la rue d'Amsterdam que Johan van der Keuken décrit grâce au studio de To Sang (*To Sang fotostudio*) : devant l'objectif du photographe chinois To Sang, défilent les habitants de sa rue, venus d'Afrique, du Kurdistan, du Surinam ou du Pakistan ; mêlés à leurs conjoints ou leurs collègues hollandais, ils posent tour à tour, et le même cadre, les mêmes plis de drapé aussi kitsch qu'émouvants recueillent et valorisent ce passage de quelques personnes dans une brève unité de lieu et de temps – le studio, la rue, la vie.

Le cinéma peut décrire et prôner un cosmopolitisme heureux, comme s'y emploient van der Keuken ou Jacques Rozier dans la célèbre samba finale de *Maine Océan*. Il peut aussi le mettre en pratique, contre les logiques de guerre, de factions ou d'affairisme : le cinéma, l'art en général, n'a pas à assurer la compensation, la réparation voire la rédemption symbolique d'un monde injuste et faux ; il travaille à plein lorsqu'il se place en état d'insurrection totale, comme lorsque le breton René Vautier part filmer la guerre d'Algérie aux côtés des Algériens, ou qu'aujourd'hui les Américains

du collectif de contre-information The Newsreel vont filmer les Coréens du Nord menacés par leur propre gouvernement, ou encore quand le Palestinien Michel Khleifi et l'Israélien Eyal Sivan, contre tout ce qui les sépare, tracent ensemble *Route 181*.

Même lorsqu'il échappe aux diverses instrumentalisation politiques et économiques, même lorsqu'il refuse de se transformer en propagateur d'idéologies et en anesthésiant social, même lorsqu'il est grand et héroïque à la manière de Vautier, le cinéma ne change rien au monde, ou si peu ; au mieux il enregistre la catastrophe et permet de compter les morts, comme les bourreaux effondrés dans le chef-d'œuvre de Rithy Panh. Peut-être même faudrait-il l'abandonner à son sort d'affichiste approximatif pour des jours meilleurs éternellement différés tandis que nous agonisons les yeux mi-clos, à la manière d'Al Pacino mis en boucle au début et à la fin de *Carlito's Way*. Mais soudain, on entend un interlocuteur de Patric Jean, dans *la Raison du plus fort*, expliquer qu'il n'a trouvé le temps de réfléchir aux déterminations, aux mensonges et aux non-dits sociaux qu'une fois jeté en prison, en cellule seulement il a pu lire, accéder à l'idée de choisir son destin, arrêter « d'esquiver la vie », comme le formule un autre jeune homme au début du film, ce qui signifie se la faire confisquer. Alors, avant l'incarcération, le cinéma (du moins celui qui est programmé à Saint-Denis dans cette manifestation) nous offre déjà un peu de ce temps-là, le temps de la réflexion, il nous propose quelques outils bien utiles, il ramène quelques images susceptibles de nous servir de balises dans l'océan des conflits humains, et on s'y sent moins seul que dans une prison surpeuplée.

Nicole Brenez



Domestic Violence.

Mardi 3 février

20h00

Écran 1

Soirée d'ouverture (sur invitation)

séance en présence de Claude Dityvon

Est-ce ainsi que les hommes vivent?

de Claude Dityvon et Dominique Dante

France/1977/noir et blanc/11'

inédi

Les conditions de vie, de travail et de logement des travailleurs immigrés et de leur famille, leurs espoirs et leurs luttes, durant les années 1970, principalement en Seine-Saint-Denis.



Buongiorno, notte

en avant-première

de Marco Bellocchio

Italie/2003/couleur/1h45/vostf

avec Maya Sansa, Luigi Lo Cascio, Pier Giorgio Bellocchio

Le film évoque "les années de plomb" à travers l'épisode tragique de l'enlèvement par les Brigades rouges d'Aldo Moro, chef des démocrates-chrétiens italiens. Moro et les siens étaient sur le point de sceller une alliance avec les communistes, jugée scélérate par les terroristes d'extrême gauche. Le point de vue sur l'enlèvement est celui d'un personnage inventé par le cinéaste, Chiara, 23 ans engagée au côté des terroristes mais dont les convictions vacillent dans la promiscuité avec le vieil homme. Le film montre les brigadistes en soldats ombrageux de la cohérence idéologique, habités d'une passion révolutionnaire qui les hisse au rang de porte-parole utopique d'un peuple dont ils ne comprennent pas qu'il ne se soulève pas enfin.

Didier Péron, *Libération*, 5 septembre 2003

Mercredi 4 février

14h00

Écran 2

Maine Océan

de Jacques Rozier

France/1985/couleur/2h11

avec Bernard Menez, Yves Afonso, Luis Rego, Rosa-Maria Gomes

« Menez et Rego sont deux contrôleurs de la SNCF, qui travaillent sur le Maine Océan, le train qui fait Paris-Le Croisic. C'est un peu ma version de New York-Miami. La Brésilienne n'a pas composé son billet et, après bien des aventures, elle se retrouve sur l'île, avec nos deux employés de la SNCF (venus remettre leurs horloges biologiques à l'heure!), l'avocate farfelue que joue Lydia, ainsi que son client, le marin, qu'elle a défendu au tribunal en faisant un cours de linguistique éblouissant, auquel personne ne comprend évidemment rien! »

Jacques Rozier, *Libération*, 11 mars 1985

14h15

Écran 1

L'Empire de Médor

de Luc Moullet

France/1986/couleur/13'

avec Luc Moullet

Il existe une certaine catégorie de chiens victimes de l'anthropomorphisme malsain de leur maître, subissant, sans broncher, la bêtise de leur meilleur ami : l'Homme.

La Ferme des animaux

Animal Farm

de John Halas et Joy Batchelor

Grande-Bretagne/1954/couleur/1h12/vf

d'après le roman de George Orwell

Lassés du travail sans fin, et des mauvais traitements, les animaux de la ferme du Manoir se révoltent contre le fermier brutal et borné. Ils chassent le tyran hors du domaine, décident de prendre leur sort en main et proclament « leur » république où « tous les animaux sont égaux... ». Jusqu'au jour où quelques-uns décident que « certains sont plus égaux que d'autres ». Un émule de La Fontaine a sévi dans le cinéma d'animation, il est temps de le découvrir.

Stéphane Bouquet, *Cahiers du cinéma* n° 475, janvier 1994

16h15

Écran 1

Le Garçon aux cheveux verts

The Boy with Green Hair

de Joseph Losey

États-Unis/1948/couleur/1h22/vostf

avec Pat O'Brien, Dean Stockwell, Robert Rians, Barbara Hale

Dans un commissariat d'une petite ville, Peter, un orphelin d'une dizaine d'années, raconte son histoire. Recueilli par Gramp, vieux chanteur de music-hall, il menait une vie insouciant et heureuse. Or, un beau jour ses cheveux sont devenus verts. Autour de lui l'étonnement amusé fait bientôt place à l'hostilité, puis au rejet.

Le Garçon aux cheveux verts est un des débuts les plus originaux qui soient, une allégorie peu fréquente dans le cinéma américain où l'on retrouve le goût de la fable, cher à l'art d'outre-atlantique. Comme dans le meilleur de son œuvre future, Losey y mêle l'émotion et la réflexion pour décrire, à l'opposé de l'optimisme d'un Capra, les préjugés et les égoïsmes d'une petite ville d'Amérique profonde.

Michel Ciment

16h30

Écran 2

Shadows

de John Cassavetes

États-Unis/1960/noir et blanc/1h21/vostf

avec Lelia Goldoni, Ben Carruthers, Hugh Hurd, Anthony Ray

Greenwich Village, au début des années 60. Hugh, un Noir, voudrait s'intégrer à la communauté blanche, tandis que Ben, son frère, un chanteur, fait des tournées miteuses, et que Lelia, sa sœur sort avec un Blanc.

ENSEMBLE!

8

Mercredi 4 février

1961 : dans un film à 40 000 \$ intitulé *Shadows*, la chaleur qui se dégageait des relations entre les personnages me faisait venir les larmes aux yeux. Elle provenait pour une part de la proximité incestueuse établie entre trois membres d'une même fratrie – interprétés par Hugh Hurd, Lelia Goldoni et Ben Carruthers. Il y avait aussi la partition belle et plaintive de Charlie Mingus, qui ajoutait à l'irrésistible désir d'épanchement affectif. Bientôt, j'en vins à chérir chacun des indices de vulnérabilité inscrits sur les manches déchirées du film.

Jonathan Rosenbaum, *Placing Movies*, 1995

18 h 00

Écran 2

séance suivie d'une rencontre

avec Jean Douchet cinéaste, écrivain de cinéma



Pierre et Djemila de Gérard Blain

France/1987/couleur/1 h 26

avec Jean-Pierre André, Nadja Reski, Abdel Kader

Pierre, garçon réservé de dix-sept ans, habite une HLM de la banlieue de Roubaix, une cité où la cohabitation est parfois difficile entre Français et Maghrébins. Il tombe amoureux de Djemila, sensible Algérienne de quatorze ans. Plaidoyer meurtri contre les intégrismes de tous bords, ce film surprend à chaque scène par sa candeur évangélique. La parabole est discrète. Que le réel soit transposé et jamais naturalisé déroute le regard ordinaire.

Anne-Claire et Michel Cieutat, Philippe Royer,

Le Cinématographe selon Gérard Blain, Dreamland éditeur, 2002

18 h 15

Écran 1

L'Ordre de Jean-Daniel Pollet

France/1973/couleur/44'

« La lèpre, ça m'a chanté. »

Jean-Daniel Pollet, générique du film

L'Ange exterminateur

El Angel Exterminador

de Luis Buñuel

Mexique/1962/noir et blanc/1 h 35/vostf

avec Silvia Pinal, Jacqueline Andere, Enrique Rambal

Réception mondaine, rue de la Providence : nous sommes chez M. Nobile et son épouse qui s'étonnent de l'absence de leurs domestiques. Les invités, victimes d'une étrange maladie de la volonté, ne pourront plus partir, et personne de

l'extérieur n'est en mesure de leur porter secours bien que la porte du salon soit ouverte.

El Angel Exterminador est donc un film policier, le plus grand des films policiers, puisque son objet n'est pas la découverte du coupable – quoique, effectivement, ici aussi on découvre à la fin un coupable, dont la nature de l'identité est capitale – mais bien la découverte de la nature de notre condition humaine et sociale, et de ses motivations. À travers le secret de l'énigme et l'accession à la connaissance, nous découvrons le secret du bonheur.

Luc Moullet, *Cahiers du cinéma* n° 145, juillet 1963

20 h 30

Écran 2

séance suivie d'une rencontre avec Patric Jean

La Raison du plus fort en avant-première

de Patric Jean

France/2003/1 h 26/couleur

Au lieu de combattre la pauvreté, on combat les pauvres. Suivant l'exemple américain, l'Europe se polarise entre ses quartiers riches et ses banlieues de misère où se généralise la "tolérance zéro". On construit une prison quand on ferme une usine. Ainsi commence ce voyage en Belgique et en France à la rencontre d'exclus rejetés dans les banlieues, les cités et les prisons, loin de la vie active et de ceux qui habitent "de l'autre côté", "là où il y a moins de barres". Fruit de deux ans de travail, *La Raison du plus fort* montre comment, pour maintenir une société de marché où les pauvres se tiennent tranquilles face à la richesse des autres et acceptent la frustration de ne pas pouvoir consommer dans une société entièrement axée sur la consommation, on est en train de passer d'un traitement social de la pauvreté à un traitement carcéral.

Thérèse-Marie Deffontaines, *Le Monde télévision*, 3 mai 2003

20 h 45

Écran 1

Le Château de la pureté

El Castillo de la pureza

de Arturo Ripstein

Mexique/1972/couleur/1 h 50/vostf

avec Claudio Brook, Rita Macedo, Arturo Beristáin

Juste après avoir consacré un documentaire à Buñuel, Ripstein tourne *Le Château de la pureté* que le cinéaste espagnol devait à l'origine réaliser. Un film sous influence mais tout à fait personnel, à la fois retenu dans sa mise en scène – ne se départant pas de ce côté désincarné – et follement baroque – c'est-à-dire biscornu – dans sa thématique. C'est l'histoire inspirée d'un fait divers réel, d'un grave paranoïaque, Gabriel Lima, qui fabrique de la mort-aux-rats avec sa femme et ses enfants nommés Avenir, Utopie et Volonté, à qui il inculque une doctrine idéaliste de « pureté » dans une vaste maison délabrée en plein centre ville ; lieu où il les tient cloîtrés pendant dix-huit ans, de peur qu'ils ne soient confrontés à la corruption et la perversion du monde.

Vincent Ostria, *Les Inrockuptibles* n° 54, avril 1994

ENSEMBLE!

9

Jeudi 5 février

18 h 00

Écran 1

séance présentée par Charles Tesson,
critique, écrivain de cinéma

Ford et la communauté



Les Deux Cavaliers Two Rode Together

de John Ford

États-Unis/1961/couleur/1 h 49/vostf

avec James Stewart, Richard Widmark, Linda Cristal

Shérif de Tascosa, Guthrie McCabe est obligé d'accompagner le lieutenant Jim Gary qui doit récupérer des Blancs enlevés par les Comanches.

Dans *Les Deux Cavaliers*, non seulement il n'y a nulle contrainte, mais Ford nous offre son film le plus débridé, le plus désinvolte, en un mot, le plus libre. Le classicisme y apparaît comme ce qu'il est vraiment : la souveraine maîtrise d'un art, le libre épanouissement qui autorise l'abandon des contraintes jadis utiles, et dont il est la suprême conquête. N'ayant plus rien à apprendre, le créateur se livre tout à la joie de sa création, et donne, sur le tard, ses œuvres les plus surprenantes : les dernières pièces de Corneille, le *Second Faust*. Ainsi *Les Deux Cavaliers* sont-ils à *La Chevauchée fantastique* ce que *Suréna* est à *Polyeucte*.

Philippe d'Hugues, *Cahiers du cinéma* n° 127, janvier 1962

18 h 15

Écran 2

Un film comme les autres

de Jean-Luc Godard

France/1968/couleur et noir et blanc/1 h 40

Un film comme les autres se décompose mécaniquement en trois éléments : deux images visuelles et une sonore. Les images visuelles étaient, d'une part, un groupe d'ouvriers de Flins et d'étudiants de Vincennes discutant des événements de mai-juin 1968, et, d'autre part, des plans tournés par ces mêmes étudiants et ouvriers pendant cette période. L'image sonore était faite d'une multitude de textes – "théoriques et pratiques" – produits par les luttes révolutionnaires – nationales et étrangères – de 1789 à 1968.

Jean-Luc Godard, *Le Monde*, 27 avril 1972

20 h 15

Écran 2

séance suivie d'un débat avec Marie José Mondzain
et des membres de L'Exception

"Voir ensemble" :

carte blanche à L'Exception, groupe de réflexion sur le cinéma, en collaboration avec l'ACRIF, association des cinémas de recherche d'Ile-de-France.

Pour réfléchir ensemble aux exigences éthiques et politiques qui soutiennent non seulement le regard sur le monde, mais les gestes de ceux qui font voir. Dans un monde où règnent ensemble la solitude et la fusion, voir ensemble et montrer à une assemblée sont deux démarches qui ont en charge de construire l'espace d'un vrai partage.

To Sang fotostudio

de Johan van der Keuken

Pays-Bas/1997/couleur/Beta SP/34'/vostf

Un photographe chinois et sa femme. Leurs clients-modèles : Surinamiens, Hollandais, Kurdes, Chinois, Pakistanais, tous ayant leur boutique sur le même bout de rue d'Amsterdam.



20 h 30

Écran 1

séance suivie d'une rencontre avec
Leslie Kaplan, écrivain

Sobibor, 14 octobre 1943. 16 heures

de Claude Lanzmann

France/2001/couleur/1 h 35

Vingt ans après la conversation enregistrée en 1979 pour *Shoah*, Claude Lanzmann revient vers Yehuda Lerner, qui mérite ce nouveau film : il fut à seize ans l'un des principaux acteurs de la seule révolte réussie du camp d'extermination nazie de Sobibor. Le film qui retourne sur les traces de cette révolte offre des images aux paroles de Lerner : les villes où il vécut, en Pologne, celles qu'il traversa comme déporté, les paysages qui longeaient ses déplacements dans les trains de la mort, la gare de Sobibor, où il arriva en septembre 1943, les baraquements où se fomenta la révolte, la forêt enfin, où il trouva refuge. Ces traces visuelles sont un manifeste : pas de poésie après Auschwitz, certes mais du cinéma. Car le temps est passé, les corps ont vieilli, la gare est délabrée, l'herbe a poussé, des billes en bois sont désormais chargées là où 250 000 Juifs sont descendus du train, mais c'est une expérience inégalée de la présence de la mort qui revient jusqu'à nous par les gestes et les paroles de la vie.

Antoine de Baecque, *Libération*, 19 octobre 2001

ENSEMBLE!

10

14 h 00

Écran 1

Grèves d'occupation

d'un collectif CGT

France/1936/noir et blanc/12'

Voix : Jean-Paul Dreyfus (Jean-Paul Le Chanois)

Manifestations et grèves de juin 1936 en région parisienne. Ce précieux document sur la culture et les défilés ouvriers signe également une des toutes premières rencontres entre le monde ouvrier parisien (les métallos en particulier) et une partie du monde du cinéma (les travailleurs du film et leur syndicat).

Le Crime de Monsieur Lange

de Jean Renoir

France/1935/noir et blanc/1 h 26

avec René Lefèvre, Jules Berry, Florelle, Nadia Sibirskaïa

Monsieur Amédée Lange, employé à la maison d'édition « Batala » écrit dans la fièvre des romans d'aventures que Batala, au bord de la faillite, publie. Un beau jour, Batala s'enfuit pour échapper à ses créanciers. Après un accident de chemin de fer on le croit mort, et la société d'édition gérée en coopérative par les employés prospère rapidement.

Monsieur Lange est de tous les films de Renoir, le plus spontané, le plus dense en « miracles » de jeu et de caméra, le plus chargé de vérité et de beauté pures, un film que nous dirions touché par la grâce.

François Truffaut, *Cahiers du cinéma* n° 78, Noël 1957

18 h 30

Écran 1

Nous ne vieillirons pas ensemble

de Maurice Pialat

France/1972/couleur/1 h 46

avec Jean Yanne, Marlène Jobert, Macha Méril, Harry Max

Marié à Françoise, Jean a une liaison avec Catherine depuis six ans. Il l'emmène sur le tournage d'un film qu'il va réaliser en Camargue, mais se conduit si odieusement qu'elle finit par se réfugier dans sa famille en Provence. Ne pouvant rester loin d'elle, il la rejoint.

Plans longs mais pas étirés, qui obligent les comédiens à une grande pudeur, soumis au balancement d'une caméra simple, imperturbable, pourrait-on dire ; travelings souples, en situation, perdant et retrouvant les personnages, sans doute très « gambergés » pour obtenir cette apparente spontanéité ; photo plate et cruelle mais brillante tout de même, dialogues plus que vrais, puisque grossiers, tendres, bêtes, méchants, amusés, sous-tendus par le jeu constamment désespéré des acteurs ; ton hautain et sévère, même dans les moments les plus drôles, et il y en a, surtout avec Yanne...

Ai-je assez fait comprendre combien ce film était capital ?

Paul Vecchiali, *La Revue du cinéma - Image et son* n° 262, juin - juillet 1972

19 h 00

Écran 2

Amos Gitai, une archéologie pulsionnelle

Amos Gitai aime bien se comparer tantôt à un archéologue, tantôt à un architecte. Architecte, il l'est indéniablement, puisque c'est là son premier métier. Plus qu'une formation, c'est une façon immédiate d'être au monde : quand, dans les années soixante-dix, Amos Gitai passe au cinéma, il continue d'avoir, comme vrillés dans l'œil, son crayon, sa règle, sa table à dessin. Mieux qu'un carnet de relevés, la caméra est l'outil qui lui permet d'arpenter le territoire israélien pour en faire surgir les mythes et les fictions.

À l'opposé tout un pan de son œuvre ressort plutôt de l'archéologie : ce sont ses documentaires qui, couche après couche, travaillent à exhumer les contradictions qui traversent les sociétés contemporaines. À commencer par Israël, où la sédimentation des cultures et les urgences du présent entrent sans cesse en conflit. Ainsi le premier film de la maturité d'Amos Gitai, *Bait (La Maison)*, est-il tout à fait emblématique de sa méthode : à travers la succession des récits des habitants arabes et juifs d'une même maison, on obtient comme une coupe stratigraphique de l'identité israélo-palestinienne.

Au fond, le cinéma d'Amos Gitai invente une voie où archéologie et architecture trouvent leur équilibre dans un cinéma de la reconstruction. Ici, comme dans l'architecture post-moderne, le neuf est déchiré entre le récit d'origine et la posture d'époque, la citation inspirée et la décharge pulsionnelle, la culture et la violence. Après la trilogie des villes d'Israël (*Devarim, Yom Yom, Kadoch*), après la trilogie des histoires d'Israël (*Kippour, Eden et Kedma*), *Alila*, le dernier *opus* d'Amos Gitai, fait la synthèse des deux attitudes du cinéaste face à son paysage : pouvoir regarder le réel à la fois en coupe stratigraphique et en élévation perspective.

Ce mouvement contradictoire, où destruction et construction sont mêlées, parle des pulsions de l'Israël contemporain : un corps que le sexe et la mort épuisent sans jamais l'anéantir, et à travers lui, une terre qui ne cesse de disparaître à mesure que s'édifie un pays.

Laurent Roth



Mercredi 4 février

14h00 Écran 2

Maine Océan Jacques Rozier 2h11

14h15 Écran 1

L'Empire de Médor Luc Moullet 13'

La Ferme des animaux John Halas et Joy Batchelor 1h12

16h15 Écran 1

Le Garçon aux cheveux verts Joseph Losey 1h22

16h30 Écran 2

Shadows John Cassavetes 1h21

18h00 Écran 2

suivie d'une rencontre avec Jean Douchet

Pierre et Djemila Gérard Blain 1h26

18h15 Écran 1

L'Ordre Jean-Daniel Pollet 44'

L'Ange exterminateur Luis Buñuel 1h35

20h30 Écran 2

suivie d'une rencontre avec Patric Jean

La Raison du plus fort Patric Jean 1h26

20h45 Écran 1

Le Château de la pureté Arturo Ripstein 1h50

Jeudi 5 février

18h00 Écran 1

présentée par Charles Tesson

Les Deux Cavaliers John Ford 1h49

18h15 Écran 2

Un film comme les autres Jean-Luc Godard 1h40

20h15 Écran 2

suivie d'un débat avec L'Exception

To Sang fotostudio Johan van der Keuken 34'

20h30 Écran 1

présentée par Leslie Kaplan

Sobibor, 14 octobre 1943, 16 heures C. Lanzmann 1h35



Grèves d'occupation.

Vendredi 6 février

14h00 Écran 1

Grèves d'occupation collectif CGT 12'

Le Crime de Monsieur Lange Jean Renoir 1h26

18h30 Écran 1

Nous ne vieillirons pas ensemble Maurice Pialat 1h46

19h00 Écran 2

présentée par Laurent Roth

House Amos Gitai 51'

20h15 Écran 2

Domestic Violence Frederick Wiseman 3h16

20h30 Écran 1

suivie d'une rencontre avec Amos Gitai et Laurent Roth

Une maison à Jérusalem Amos Gitai 1h27



Kashima Paradise.

Samedi 7 février

13h30 Écran 1

M/Other Nobuhiro Suwa 2h27

14h00 Écran 2

suivie d'une rencontre avec Yann Le Masson

Kashima Paradise Yann Le Masson et Bénie Deswarte 1h50

16h05 Écran 1

suivie d'un débat avec Rithy Panh

S21, la machine de mort Khmère Rouge R. Panh 1h41

16h30 Écran 2

Cœur d'Espagne collectif 16'

Notre Pain quotidien King Vidor 1h14

18h15 Écran 2

en présence de Arnold Pasquier

programme de courts métrages d'Arnold Pasquier 17'

BELVEDERE Arnold Pasquier 40'

18h30 Écran 1

présentée par Edmonde Charles-Roux

À la vie, à la mort ! Robert Guédiguian 1h40

19h30 Écran 2

présentée par Matthieu Orléan

Out One : Spectre Jacques Rivette 4h20

20h30 Écran 1

suivie d'une rencontre avec Amos Gitai,

Robert Guédiguian, animée par Émile Breton

Yom Yom Amos Gitai 1h37



Demi-tarif.

Dimanche 8 février

14h00 Écran 2

en présence de Isild Le Besco et Carole Henry

Les Volontaires Carole Henry 26'

Demi-tarif Isild Le Besco 1h03

14h15 Écran 1

Une chambre en ville Jacques Demy 1h32

16h00 Écran 1

La Grande Bouffe Marco Ferreri 2h05

16h15 Écran 2

en présence des réalisateurs

1^{er} mai 2002 programme de courts métrages 23'

La Beauté est dans la rue S. Vouyoucas et J. Elkaim 1h

18h15 Écran 2

présentée par Nicole Brenez, en présence des réalisateurs

Activités ordinaires en société de contrôle
(type occidental) programme de courts métrages 1h22

18h15 Écran 1

Happy Together Wong Kar-wai 1h37

20h00 Écran 2

en présence de Lionel Soukaz et Jean-Pierre Bouyxou

Race d'Ep Lionel Soukaz 1h30

Graphyty Jean-Pierre Bouyxou 20'

Amours collectives Jean-Pierre Bouyxou 1h

20h30 Écran 1

Nos Funérailles Abel Ferrara 1h39

Lundi 9 février

14h00 Écran 1

Do the Right Thing Spike Lee 1h59

14h15 Écran 2

Berlin Express Jacques Tourneur 1h26

16h00 Écran 2

Furie Fritz Lang 1h30

16h15 Écran 1

Emitaï Sembene Ousmane 1h35

18h00 Écran 2

suivie d'une rencontre avec Richard Copans

Un simple exemple collectif Cinélutte 45'

A pas lentes collectif Cinélutte 50'

18h15 Écran 1

Octobre Sergueï Mikhaïlovitch Eisenstein 1h44

20h15 Écran 1

présentée par Hervé Aubron

La Nuit des morts vivants George A. Romero 1h30

20h30 Écran 2

suivie d'une rencontre avec Jacques Kébadian

La Fragile Armada J. Kébadian et J. Hocquenghem 1h51



La Nuit des morts vivants.

Mardi 10 février

18h00 Écran 2

en présence de Philippe Grandrieux

Retour à Sarajevo Philippe Grandrieux 1h15

18h15 Écran 1

Before and After Barbet Schroeder 1h40

20h00 Écran 2

suivie d'une rencontre avec Philippe Grandrieux

La Vie nouvelle Philippe Grandrieux 1h42

20h30 Écran 1

soirée de clôture

Adieu Arnaud des Pallières 2h04

Vendredi 6 février

19 h 00

Écran 2

séance présentée par Laurent Roth,
scénariste, critique, réalisateur

House

Bait

de Amos Gitai

Israël/1980/noir et blanc/51'/vostf

House retrace les changements de propriétaires et d'occupants d'une maison de Jérusalem-Ouest en construction. Sur le chantier se succèdent les anciens habitants, les ouvriers, le nouveau propriétaire, les voisins. Le film fut censuré par la télévision israélienne.

20 h 30

Écran 1

séance suivie d'une rencontre avec Amos Gitai
et Laurent Roth

Une maison à Jérusalem

Bait be Yerushalayim

de Amos Gitai

Israël-France-Italie/1998/NB et couleur/1 h 27/Beta SP/vostf

Dix-huit ans après *House*, Amos Gitai retourne sur les lieux de son premier film pour y observer les changements chez les nouveaux habitants comme dans le voisinage.

20 h 15

Écran 2

Domestic Violence

de Frederick Wiseman

États-Unis/2001/couleur/3 h 16/vostf

Domestic Violence est un chef-d'œuvre. Pas d'interview, pas de commentaires, la vie rien que la vie. Et toujours cette approche par touche, la concentration qui se resserre, mais le discours reste ouvert. Le cinéaste a tourné pendant huit semaines à Tampa, en Floride, dans un centre d'aide aux victimes de violences conjugales, et suivi des policiers au travail.

Catherine Humblot, *Le Monde télévision*, 9 juillet 2003

Samedi 7 février

13 h 30

Écran 1

M/Other

de Nobuhiro Suwa

Japon/1999/couleur/2 h 27/vostf

avec Tomokazu Miura, Makiko Watanabe, Ryudai Takahashi

Un couple dans le Tokyo d'aujourd'hui doit repenser son fonctionnement, en raison de l'intrusion dans sa vie du fils que l'homme a eu d'un précédent mariage.

« À l'intérieur de la famille japonaise, entre les époux ou dans l'intime univers des amants – autrement dit, au niveau nucléaire –, il y a des fissures qui reflètent les plus larges contradictions de la politique, de l'histoire et de la société japonaise. »

Nobuhiro Suwa

14 h 00

Écran 2

séance suivie d'une rencontre avec Yann Le Masson

Kashima Paradise

de Yann Le Masson et Bénie Deswarte

France/1974/noir et blanc/1 h 50

Documentaire mythique, écrit par Chris Marker, sur le développement industriel à marche forcée du Japon dans les années 70, avec ses conséquences humaines et écologiques.

Cette maîtrise dans la description des événements et dans le maniement des idées n'est pas le fait d'une observation scientifique et froide, elle est le fruit d'un engagement à la fois politique et pratique, physique pourrait-on dire, au sens où la caméra, tout au long de l'affrontement final, s'engage littéralement dans les rangs des combattants populaires. Séquence splendide que cette bataille de Narita entrée dans l'histoire du Japon moderne, triomphe du cinéma direct qui, sans moyen d'aucune sorte, se met tout à coup à faire jeu égal sur le plan du spectacle avec les plus onéreuses superproductions, morceau d'anthologie qui prend plastiquement une allure eisensteinienne.

Jean-Paul Thorök, *Positif* n° 154, septembre 1973

16 h 05

Écran 1

séance suivie d'une rencontre avec Rithy Panh



S21. la machine de mort

Khmers Rouge

en avant-première

de Rithy Panh

France-Cambodge/2002/couleur/1 h 41/vostf

Le documentaire de Rithy Panh revient sur le génocide perpétré par les Khmers rouges qui fit deux millions de morts, à travers l'évocation du fonctionnement d'un centre de torture, la mise en présence à l'intérieur du bâtiment vide d'anciennes victimes et d'hommes qui en ont tué et torturé d'autres sous les ordres de leurs supérieurs.

Il s'agit de tenter de débloquer une situation, de se défaire du traumatisme paralysant de l'Histoire par une inscription cathartique dans le présent. Cette confrontation permet de tenter ce qui n'a pas été possible dans ce centre : la discussion, l'échange, le questionnement mais aussi la relecture des événements et la déconstruction in situ, par les intéressés eux-mêmes, du système dont ils étaient les acteurs zélés ou passifs, bourreaux ou victimes, parfois les deux simultanément.

Jean-Sébastien Chauvin, *Cahiers du cinéma* n° 580, juin 2003

ENSEMBLE!

14

16h30

Écran 2

Cœur d'Espagne

de Geza Karpáthi, Herbert Klein,
Paul Strand, Léo Hurwitz et Alex North
États Unis/1937/noir et blanc/16'

La guerre d'Espagne sous ses aspects civils et militaires, nationaux et internationaux.

Notre Pain quotidien

Our Daily Bread

de King Vidor
États-Unis/1934/noir et blanc/1 h 14/vostf
avec Karen Morley, Tom Keene,
John T. Qualen, Barbara Pepper

New York, début des années 30. Des chômeurs, des déclassés, des rejetés de la Grande Dépression, s'organisent en communauté agricole. Le film, tourné à l'économie, offre un condensé brillant et abouti de l'univers vidorien. Une part d'épopée (avec la superbe séquence de la construction du canal, l'une des plus belles qu'ait réalisées Vidor) et une part d'utopie. Utopie chaleureuse, apolitique, assez précise cependant dans ses tenants et ses aboutissants. Ajoutons-y des chants, des prières, un personnage à résonance biblique comme les aime Vidor, sans oublier la blonde tentatrice Sally, image toujours redoutée des dangers de la ville opposée à une campagne édénique. Le film présente enfin ce mélange de force tellurique et de fluidité narrative qu'on retrouvera tout au long de l'œuvre du réalisateur.

Jacques Lourcelles

18h15

Écran 2

séance en présence de Arnold Pasquier

L'Amour de la forme de l'amour

Si le cinéaste explore tant de formes, c'est que la forme est au centre de ses films. La forme, c'est-à-dire pour lui le passage de la déclaration à la passion, de la confiance à la chorégraphie, de la rencontre au souvenir. En déclinant journal de voyage, lettre filmée, cartes postales, film de danse, opéra filmé, fiction allégorique, Arnold Pasquier cherche à décrire un amour qui soit lui-même l'invention d'une forme d'aimer.

Erik Bullo

Aurevoiretmerci

France/2001/Beta SP/5'

Pina Bausch danse et je filme.

C'est ça, l'amour?

France/2002/Beta SP/2'03

Mon visage brûlé au contact de ta main, Franck.

Montesanto

France/2002/Beta SP/2'42

Dans la station du funiculaire de Montesanto, à Naples, un jeune homme promet à la fille qu'il aime des heures magnifiques.

Telefonando

France/2002/Beta SP/2'58

Une séparation amoureuse.

Ça, c'est l'amour

France/2002/Beta SP/4'17

Un visage caressé sur la mer, une chanson d'amour qui court, ça, c'est l'amour.

BELVEDERE

inédit

de Arnold Pasquier

France/2003/couleur/Beta SP/40'

Un jour au belvédère Luigi Montaldo, sur les hauteurs de Gênes.

19h30

Écran 2

séance présentée par Matthieu Orléan,
journaliste et scénariste

Communauté versus Société

Dans un entretien inédit, Suzanne Schiffman essaie de définir le groupe des Treize : « L'idée c'était de retrouver en 70, des gens qui avaient changé le monde ou eu le sentiment qu'ils allaient changer le monde en 68, qui s'étaient perdus de vue entre-temps, et qui n'avaient pas changé le monde. » En ces années révolutionnaires, où des sociétés de conspirateurs s'étaient multipliées en France, Rivette montre là une version plutôt dégradée du complot : une communauté très fragile, sans fondement précis, toujours prête à se dissoudre et à disparaître. Buts philanthropiques ou terroristes, on n'en sait rien. Parce qu'encore une fois nous sommes avec Rivette du côté d'un absolu poétique du groupe, dans l'idée de communauté.

Matthieu Orléan, *Cahiers du cinéma* n° hors-série 68

Out One : Spectre

de Jacques Rivette

France/1971-72/couleur/4 h 20

avec Michaël Lonsdale, Bulle Ogier, Jean-Pierre Léaud,
Bernadette Lafont, Françoise Fabian

Paris. Deux troupes de théâtre répètent une tragédie grecque. Un jeune homme, inspiré par Balzac, essaie de retrouver les treize personnages liés à un hypothétique complot.



soirée en collaboration avec les Amis de L'Humanité

Gitai et Guédiguian, frères de la Méditerranée

De Tel-Aviv à Haïfa, c'est la même ville secrète sous les images convenues, les mêmes réseaux de solidarités et d'incompréhensions que cherche à pénétrer Amos Gital, cinéaste israélien. Robert Guédiguian, cinéaste français a jusqu'ici borné son exploration à une seule ville, Marseille. Borné n'est pas le mot qui convient, tant tout ce qui travaille notre société traverse avec la même violence ses films. La même soif de comprendre, et par là d'aider leurs concitoyens à mieux vivre ce monde, anime les deux hommes. Ainsi de deux de leurs films, *Yom Yom* de Gital, *A la vie, à la mort!* de Guédiguian. Le second se passe à l'Estaque, quartier de Marseille où les fils de l'immigration ne vivront plus jamais comme leurs pères qui se sont enracinés là, entre la mer et les usines et un avenir dont on ne sait rien, le premier à Haïfa, ville d'anciens mélanges entre juifs et arabes. Mélange que le personnage principal porte jusque dans son nom, Moshe pour les uns, Moussa pour les autres.

De ce film, Serge Toubiana, dit dans son livre « Exils et territoires, le cinéma d'Amos Gital »¹ qu'on lira avec profit avant cette rencontre : « *Ce qui frappe le plus, c'est le mélange entre la mélancolie et l'énergie.* » Parlant de son film et de ses personnages, de tout ce qui les accable, Guédiguian écrit : « *Se débattant pour garder la tête hors de l'eau, ils demeurent généreux jusqu'au sacrifice. À la vie, à la mort.* » Comme, sur une autre rive de la Méditerranée, Moshe-Moussa fait front malgré tout à la schizophrénie qui les frappe, lui et sa ville. Et c'est ainsi que, ce sept février, Marseille et Haïfa se rencontreront à Saint Denis.

Émile Breton

1. Arte éditions/Cahiers du cinéma, 2003

18 h 30

Écran 1

séance présentée par Edmonde Charles-Roux

À la vie, à la mort! de Robert Guédiguian

France/1995/couleur/1 h 40

avec Ariane Ascaride, Jacques Boudet, Jean-Pierre Daroussin, Jacques Gamblin, Gérard Meylan

Dans les fictions de Robert Guédiguian, humanité se dit toujours et d'abord lien social. Comment du lien subsistera-t-il, comment s'y prendre pour continuer à faire groupe, comment l'amour fera-t-il son travail de tissage entre les êtres ? *À la vie, à la mort!* ne raconte rien d'autres que les efforts d'un groupe attaché à sa propre survie. Famille arrivée à l'Estaque, quartier ouvrier du Nord de Marseille, parce que le père fuyait les franquistes, la tribu a peu à peu grossi, à coup d'adoptions successives, ou au gré des amours des fils. Mais aujourd'hui que le chômage s'est abattu sur Marseille qui décline à vive allure, *que faire?*, comme disait Lénine.

Stéphane Bouquet, *Cahiers du cinéma* n° 495, octobre 1995

20 h 30

Écran 1

séance suivie d'une rencontre avec Amos Gital et Robert Guédiguian, animée par Émile Breton

Yom Yom

de Amos Gital

Israël-France/1998/couleur/1 h 37/vostf

Avec Moshe Ivgi, Hanna Maron, Yussef Abu Warda, Dalit Kahan

Deuxième volet de la trilogie sur les villes, se déroulant cette fois à Haïfa et tournant autour de la vie difficile de Moshe. Le film est structuré en une série de vignettes : Yussef (le père de Moshe) devrait-il vendre sa maison d'enfance à un promoteur israélien ? Moshe et sa femme Didi devraient-ils rester ensemble ? Ces petits dilemmes se jouent sur fond de poudrière bien plus grande – où va le pays ? Surplombant les événements, Mimi, contrôleur de trafic routier, contemple le chaos avec perplexité.

Leslie Camhi, *Village Voice*, 20 février 2001



Dimanche 8 février

14 h 00

Écran 2

séance en présence de Isild Le Besco et Carole Henry

Les Volontaires

inédit

de Carole Henry

France/2003/couleur/26'

avec Véronique Perrault, Geoffroi Heissler, Luc Anslot

Une journée d'une femme et de son jeune amant où leurs désirs et leurs existences sont particulièrement sensibles, créant ainsi le lieu possible de leur affirmation.

Demi-tarif

en avant-première

de Isild Le Besco

France/2003/couleur/1 h 03

avec Kolia Litscher, Ila Salet, Cindy David

Il était une fois trois enfants dont la mère n'était jamais là, ils habitaient dans la grande ville... Aux confins improbables de l'énergie légère de la DV et de la théâtralité des *Enfants terribles*, avec un sens du rythme - tonus et reprise de souffle - qui permet tous les élans, la cinéaste Isild Le Besco invente son territoire cinématographique à elle.

Jean-Michel Frodon, *Cahiers du cinéma* n° 584, novembre 2003



14 h 15

Écran 1

Une chambre en ville de Jacques Demy

France/1982/couleur/1 h 32

avec Dominique Sanda, Richard Berry, Danielle Darrieux, Michel Piccoli, Fabienne Guyon, Jean-François Stévenin

Nantes, 1955. Les chantiers navals sont en grève. Margot Langlois, baronne désargentée et veuve d'un colonel, sous-loue une chambre à un ouvrier des Chantiers : François Guilbaud. La fille de Margot Langlois, Édith, a épousé un marchand de télévisions, Edmond Leroyer, avare, impuissant et maladivement jaloux. Une nuit, nue sous un manteau de vison, Édith aborde François et l'entraîne vers une chambre d'hôtel.

« Il faut que les gens se baignent dans l'immense rivière du cinéma parlant et en couleurs de Jacques Demy. »

Marguerite Duras, *Libération*, 26 juillet 1986

16 h 00

Écran 1

La Grande Bouffe de Marco Ferreri

France-Italie/1973/couleur/2 h 05

avec Marcello Mastroianni, Michel Piccoli, Philippe Noiret, Ugo Tognazzi, Andréa Ferréol

À Paris, quatre amis, un cuisinier Ugo, un homme de radio, Michel, un pilote de ligne, Marcello et un juge, Philippe, se réunissent dans la villa de l'un d'entre eux pour un « séminaire gastronomique ».

Cette parabole est magistralement conduite. Avec un sens de l'escalade qui ne laisse aucun répit. Tout est limpide dès la première apparition des nourritures mais c'est par l'agencement du détail que notre curiosité est sans cesse maintenue en appétit. Ces baffeurs de luxe, ces dévots de la sacro-sainte Consommation, ces repus du Monde occidental, ces citoyens gavés des Nations nourries connaissent un seul appel capable de mobiliser leur troupe : « A table ! »

Jean-Louis Bory, *Le Nouvel Observateur* n° 445, 21 mai 1973

16 h 15

Écran 2

séance en présence des réalisateurs

Inédits sur le 1^{er} mai 2002

Images du 1^{er} mai de Agnès Varda

France/2002/couleur/Beta SP/2'

1^{er} mai 2002 de Lionel Soukaz

France/2002/couleur/Beta SP/5'

Saucisse de James Schneider

France/2002/couleur/Beta SP/4' 20

Le brame du cerf de Bernard Cerf

France/2002/couleur/Beta SP/4' 40

Riposte de Hélène Deschamps

France/2002/couleur/7'

La beauté est dans la rue inédit

de Stratis Vouyoucas et Jérémie Elkaim

France/2004/couleur/Beta SP/1 h

Dès le 21 avril au soir, apprenant la présence de Jean-Marie Le Pen au second tour des élections présidentielles, des milliers de manifestants envahissent les rues de Paris et des principales villes de province. Pendant quinze jours, sans discontinuer, les manifestations spontanées de lycéens, d'étudiants, de citoyens, s'enchaînent quotidiennement jusqu'à l'acmé du premier mai où plus d'un million et demi de personnes manifestent contre l'extrême droite dans toute la France.

En voyant les unes des journaux, nous avons eu l'idée de retrouver et d'interviewer les protagonistes anonymes, photographiés pendant les manifestations.

Stratis Vouyoucas

18 h 15

Écran 2

séance conçue et présentée par Nicole Brenez,

en présence des réalisateurs

Activités ordinaires en société de contrôle (type occidental)

Allée des signes de Gisèle et Luc Rapp-Meichler

Circuler dans une ville France/1976/couleur/Beta SP/21'

Peuple de Antoine Page

Constituer une foule France/2002/couleur/Beta SP/5'

Cap Estérel de Antoine Page

Être en vacances France/2002/couleur/Beta SP/20'

Marocaine à deux dimensions de Brahim Bachiri

Jouer au quizz France/2002/couleur/Beta SP/9' 45

La Consultation de Sabine Massenet

Regarder la télévision France/2003/couleur/Beta SP/3' 20

I Live in a Bush World de Lionel Soukaz

Faire du shopping France/2002/couleur/Beta SP/6'

Chic Point de Sharif Waked

Organiser des défilés de mode Palestine/2003/couleur/Beta SP/7'

Radar de Augustin Gimel

Se suicider France/2001/couleur/Beta SP/2'

Je comprends moi aussi le langage des oiseaux de Sabine Massenet

Aimer les oiseaux. France/1999/couleur/Beta SP/8'

18h15

Écran 1

Happy Together de Wong Kar-wai

Hong-kong/1997/couleur/1 h 36/vostf
avec Tony Leung, Leslie Cheung, Chang Chen

Ho et Lai sont amants. Ils quittent Hong-kong pour l'Argentine qui verra la fin de leur liaison. Comme tout grand film sur les sentiments, *Happy Together* n'est pas seulement sentimental, mais aussi tour à tour cruel, trivial, amer. À la fois en vol plané dans le ciel du cinéma et en rase-mottes analytique au plus près de l'os de la rhétorique amoureuse, le film touche à ce point d'équilibre miraculeux et fragile entre l'abstraction et l'incarné, le léché et le brouillon, le cafard et l'ivresse, la mélancolie sans fond d'une histoire triste qui nous ressemble et la jubilation devant un feu d'artifice formel inouï.

Jean-Marc Lalanne, *Cahiers du cinéma* n° 519, décembre 1997

20h00

Écran 2

séance en présence de Lionel Soukaz

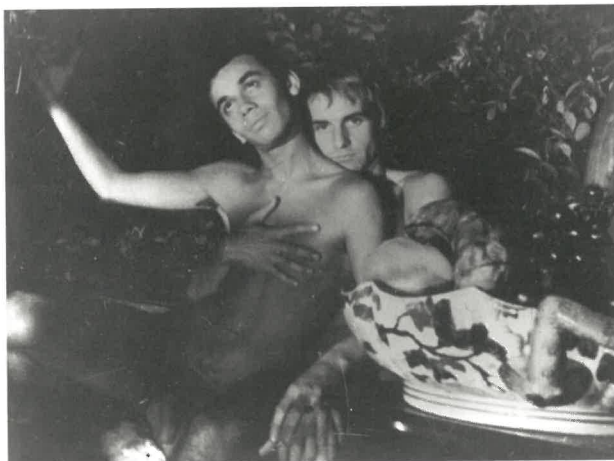
et Jean-Pierre Bouyxou (interdit aux - de 18 ans)

eXperiences

Ensemble, briser le baillon... de René Vautier

France/1993/couleur/Beta SP/10'

Parler de la censure sociale à la télé, c'est possible une fois par siècle ?



Race d'Ep de Lionel Soukaz

France/1979/couleur/1 h 30
avec René Scherer, Michel Journiac, Guy Hocquenghem, Rémy Germain, Copi, Piotr Stanilas, Adeline André

Un siècle d'image de l'homosexualité en quatre histoires, quatre rêveries autour des archétypes de l'inconscient gay. Cela commence au début du siècle, en Sicile, où un riche baron allemand fait poser nu pour les photographier, de jeunes éphèbes ; se poursuit dans le Berlin des années trente, à l'époque de la création du mouvement de masse homosexuel. L'étape suivante nous mène au cœur des sixties, dans un Éden hippie pour "jeunes-hommes-fleurs". Le dernier volet est une nuit de dragage dans le Paris de 1980.

Graphyty

de Jean-Pierre Bouyxou

France/1969/couleur/20'

Amours collectives de Jean-Pierre Bouyxou

France/1977/couleur/1h

Voilà l'histoire : Jean Rollin devait réaliser *Les Deux Orphelines* mais le producteur s'avisant d'argent lui préfère un porno, Rollin refile alors le bébé à Bouyxou qui avec ruse va détourner le tout en entreprise de vérité.

C'est du Rivette, du Barjol, de l'Eustache, du Bouyxou, celui de *Satan bouche un coin* et de *Graphyty* merveilleux film expérimental, gratté sur pellicule que l'on nous donne à voir, à jouer ce même jour. Film à lire de mots, de maux et de dessins animants beaux, drôles, vengeurs, révoltés. Une individualité libre, joyeuse, rebelle, belle de sincérité et de vécu. De l'ici et du maintenant. Tout comme *Amours collectives* dont le générique final est vivant, tel le *Carrosse d'or* de Renoir où d'abord les actrices puis les acteurs se présentent et nous saluent de la belle farce qu'ils viennent de nous faire et surtout du tour qu'ils viennent tous de jouer collectivement au producteur, à l'argent, à la misère sexuelle la retournant comme un gant, en acte révolutionnaire, anarchiste.

20h30

Écran 1

Nos Funérailles de Abel Ferrara

The Funeral

États-Unis/1996/couleur/1 h 39/vostf
avec Christopher Walken, Chris Penn, Annabella Sciorra, Vincent Gallo, Isabella Rossellini, Benicio del Toro

Une veillée funèbre, dans les années 30. Devant le cercueil de leur jeune frère Johnny, assassiné, les frères Tempio évoquent leur passé violent.

The Funeral explore la dégradation morale des années 30 qui, au lendemain du crack boursier de 1929 et des nombreux suicides de financiers sur l'air légendaire de *Gloomy Sunday* qui accompagne le générique du film, généralisa la corruption et l'individualisme. Dans l'univers de Ferrara, le capitalisme, « la tragédie de l'Amérique » comme le dit un personnage du film, contraint les êtres à vendre leur âme et ne déclenche qu'un processus de destruction de l'homme par lui-même. Film le plus achevé et le plus profond de son auteur, *The Funeral* est l'œuvre d'un grand tragique du XX^e siècle.

Cédric Anger, *Cahiers du cinéma* n° 506, octobre 1996



14 h 00

Écran 1

Do the Right Thing

de Spike Lee

États-Unis/1989/couleur/1 h 59/vostf

avec Spike Lee, Danny Aiello, John Turturro, Richard Edson

Avec *Do the Right Thing*, Spike Lee confronte, au cours de la journée la plus chaude de l'été, plusieurs communautés raciales réunies pour les besoins du film dans un même lieu : un pâté de maisons de Brooklyn, véritable microcosme de l'Amérique d'aujourd'hui où coexistent "Blacks", Portoricains, Coréens (et leur épicerie) et Italo-Américains (la pizzeria "Sal's", îlot isolé au milieu de toutes ces ethnies)

Do the Right Thing est un film politique, militant : il aurait pu être bavard, théorique et ennuyeux, mais heureusement il n'en est rien. Le film est propulsé par une énergie et une imagination que Spike Lee libère à chaque plan.

Nicolas Saada, *Cahiers du cinéma* n° 421, juin 1989

14 h 15

Écran 2

Berlin Express

de Jacques Tourneur

États-Unis/1948/noir et blanc/1 h 26/vostf

avec Merle Oberon, Robert Ryan,

Paul Lukas, Charles Korvin

Dans l'Allemagne anéantie de l'immédiate après-guerre, quatre hommes : un Américain, un Anglais, un Russe et un Français, que le hasard a réunis à bord d'un Berlin Express, unissent leurs efforts pour sauver un savant allemand menacé par un groupe néo-nazi.

Ce film entre-deux-guerres n'est peut-être pas le meilleur de Tourneur mais il lui ressemble. Si Jacques Tourneur occupe une place si particulière dans le cinéma américain c'est que, paradoxe pour un des maîtres du film d'action, il a très peu de goût pour la guerre et ne nourrit aucune fascination pour la violence. Tourneur n'a pas fait pour autant des films pacifistes, des films « à idées », il a fait beaucoup mieux que cela : il a su faire passer dans son travail de mise en scène le sentiment physique du caractère à la fois inéluctable et stupide de la violence

Serge Daney, *Libération*, 28 septembre 1981



16 h 00

Écran 2

Furie

Fury

de Fritz Lang

États-Unis/1936/noir et blanc/1 h 30/vostf

avec Sylvia Sydney, Spencer Tracy,

Bruce Cabot, Walter Brennan

Après un an d'éloignement, Joe Wilson rejoint en voiture Katherine, sa fiancée, dans une ville de l'Ouest, où elle habite. Durant le trajet, il est arrêté et interrogé par le shérif de la petite ville de Strand (Illinois). On le soupçonne d'être l'un des auteurs de kidnapping d'une jeune fille et il est menacé d'être lynché.

Le sujet réel de *Furie*, c'est la démocratie et le rempart solide qu'elle doit opposer aux pulsions bestiales, toujours renaissantes, de l'homme, et plus encore de la foule. *Furie* est typique de la maturité de l'auteur. Le message et la forme s'épousent dans un équilibre classique parfait, fondé sur la recherche âpre et sans concession du réalisme, sur une grande variété de notations d'épisodes aigus et cinglants s'articulant au sein d'une trajectoire tragique elle-même parfaite.

Jacques Lourcelles

14 h 00

Écran 1



Emitai

de Sembène Ousmane

Sénégal/1971/couleur/1 h 35

avec Robert Fontaine, Michel Renaudeau,

Andoujo Diahou

L'aspect le plus important d'*Emitai* apparaît dans l'analyse que fait Sembène Ousmane de la résistance de ce village face au pillage dont il est victime et particulièrement face à l'impôt de 30 kg de riz par personne exigé par le pouvoir colonial. Dans cette communauté, le riz étant sacré et l'affaire des femmes, le refus de le livrer met à jour des conflits qui sont les thèmes favoris Sembène Ousmane : le rôle du peuple, de la femme et de la religion. Capable d'un ton extrêmement corrosif pour dénoncer l'oppression, il sait aussi développer une analyse rigoureuse et nuancée.

Bernard Nave, *Jeune cinéma*, mars 1977

18 h 00

Écran 2

séance suivie d'une rencontre avec Richard Copans

De Cinélutte aux Films d'Ici Un simple exemple du collectif Cinélutte

France/1976/noir et blanc/45'

L'histoire de la lutte des travailleurs de l'imprimerie de Darbo à Montreuil : 90 travailleurs licenciés sans indemnité refusent de payer les frais de la crise. Après avoir occupé leur usine et remis leurs machines en route, malgré l'interdiction de leur syndicat, au bout de trois mois de lutte ils obtiennent leurs indemnités de licenciements et le maintien de l'emploi dans leur usine avec un nouveau patron. Pendant leur lutte, au printemps 1974, les ouvriers de Darbo ont vécu ensemble, mangé ensemble, travaillé ensemble, lutté ensemble.

A pas lentes du collectif Cinélutte

France/1979/noir et blanc/50'

inédit

Le film retrace, à travers la communauté des Lips, le trajet de deux femmes seules, Renée et Christiane. Toutes deux OS2 nous content leurs difficultés à travers le conflit, leur apprentissage de la lutte politique, de la prise de parole et de leur manière de s'assumer en face de leurs camarades masculins. C'est une nouvelle manière de militer qui se dessine, qui redéfinit leur vie, leurs rapports avec les enfants, les hommes et le travail.

18 h 15

Écran 1

Octobre de Sergueï Mikhaïlovitch Eisenstein

URSS/1927/noir et blanc/1 h 44/muet

avec Vassili Nikandrov, Vadimir Popov, Boris Livanov, Edouard Tissé

Fresque sur la révolution de 1917 en Russie.

« Je n'ai jamais rien vu, ni lu qui puisse se comparer en efficacité lyrique avec ce formidable piétinement d'une troupe de marins buvant sous les projecteurs, avec cette prodigieuse architecture de lignes et de visages qui s'installe sur l'écran comme les accords d'une nouvelle symphonie héroïque au moment où, dans Octobre, l'assaut va être donné au Palais d'Hiver. »

Alexandre Astruc, *Gazette du cinéma*, octobre 1950

20 h 15

Écran 1

séance présentée par Hervé Aubron

Les zombies font la révolution

Les très rares mouvements de masse filmés par le cinéma moderne sont étonnamment concentrés dans les films d'horreur, singulièrement grâce aux morts vivants, motif inventé par George Romero, autour de 1968, avec son premier film, *La Nuit des morts vivants*, bientôt suivi par John Carpenter et quelques autres. Les mélancolies militante et cinéophile se confondent ici intimement, et c'est la beauté essentielle de ces films. Invoquer une foule de morts, c'est tout à la

fois invoquer très prosaïquement les fantômes d'une révolution désormais ramenée au rang d'accessoire allégorique mais aussi ceux du cinéma des origines, de ces soulèvements qui ont été l'un de ses objets privilégiés, ces images de masse désormais impossible. Les zombies de Romero ou de Carpenter sont sûrement, aussi, les cadavres des figurants d'Eisenstein. Ce qui veut également dire : il n'y a décidément plus, aujourd'hui, que les morts pour se soulever.

Hervé Aubron, *Vertigo* n° 21, 2001

La Nuit des morts vivants The Night of The Living Dead

de George A. Romero

États-Unis/1968/noir et blanc/1 h 30

avec Judith O'Dea, Russell Streiner, Duane Jones, Karl Hardman

À la suite d'une mutation les morts se sont levés de leurs tombes pour aller dévorer les vivants. Un petit groupe de rescapés s'est barricadé dans une maison isolée en pleine campagne afin de tenter de soutenir le siège.

20 h 30

Écran 2

séance suivie d'une rencontre

avec Jacques Kébadian et le Comité de solidarité

avec les peuples Chiapas en lutte



La Fragile Armada en avant-première The Fragile Armada

de Jacques Kébadian et Joani Hocquenghem

France/2003/couleur/1 h 51

La marche des Zapatistes sur Mexico au printemps 2001 pour obtenir l'application des accords signés en 1996 avec le gouvernement sur l'autonomie des peuples indiens. « *Qu'est-ce qui nous a rassemblés, ce jour-là, qui nous a réunis, Angel, l'instituteur, sa fille et Rogelio et les autres, ceux de l'autobus N° 5, pour ce marathon politique avec une délégation de guérilleros désarmés, ces deux semaines de course effrénée à travers le Mexique ? Zapata contre Marx et Lénine, il nous fallait ça, ce détour par la révolution mexicaine de 1910 pour retrouver le fil de nos rebellions, explorer une autre branche de la généalogie de la révolte, suivre la piste de l'insoumission. Une chance de changer de point de vue, une autre perspective, une autre géographie, un autre calendrier, d'autres langues aussi, qui ne disent jamais la même chose. Chercher l'universel en terre indienne. Les Indiens que nous sommes tous, étrangers sur notre propre terre.* »

Jacques Kébadian et Joani Hocquenghem

18h15

Écran 1

Before and After de Barbet Schroeder

États-Unis/1997/couleur/1 h 40/vostf

avec Meryl Streep, Liam Neeson, Edward Furlong, Julia Weldon
d'après le livre de Rosellen Brown

Carolyn et Ben Ryan forment, avec leurs enfants, Jacob, seize ans et Judith, une famille unie et sans histoires. Jusqu'au jour où Jacob, soupçonné du meurtre de sa petite amie, disparaît. En 1995, *Before and After* inventait, sous l'apparence conventionnelle d'un drame familial, une machine complexe où se redéployait, à chaque scène, la mise des forces en jeu – judiciaires, morales, émotives. Au cœur de cette confluence, une figure juvénile brillait d'un éclat inquiétant, éblouissant ses proches et le spectateur : Edward Furlong. Au bout de cette Passion familiale, la promesse d'un autre monde dont il restait à inventer les règles accueillait les personnages et le spectateur éprouvés.

Bernard Benoit et Axelle Ropert, *La Lettre du cinéma* n° 24, octobre-novembre-décembre 2003

18 h 00

Écran 2

séance en présence de Philippe Grandrieux

Retour à Sarajevo

de Philippe Grandrieux

France/1996/couleur/1 h 15/vostf

Après les accords de Dayton, Sada Sarsevic et sa famille rentrent à Sarajevo dans les paysages dévastés de l'ex-Yougoslavie.

20 h 00

Écran 2

séance suivie d'une rencontre

avec Philippe Grandrieux

**La Vie nouvelle** de Philippe Grandrieux

France/2002/couleur/1 h 42

avec Anna Mouglalis, Zack Knighton, Marc Barbé, Zsolt Nagy

Seymour, un jeune Américain, arrive dans une ville de l'Est. Il est accompagné par Roscoe, venu négocier l'achat d'hommes et de femmes. Seymour découvre Mélanie, une des filles de Boyan qui contrôle le trafic. Fasciné, Seymour veut la posséder. Mais le prix à payer est la trahison de Roscoe. La nuit. Quelques brins d'herbe au premier plan reflètent une lumière spectrale qui nous les rend pâles, verdâtres, luisants... Au loin, très loin dans le fond du ciel opaque, se dessinent des

silhouettes humaines. Un peuple muet. La densité du noir et celle de cette foule se confondent. Nous tenterons de nous approcher. Qui sont-ils ? Qu'attendent-ils ? Que regardent-ils ? Une foule hétéroclite constituée d'êtres hétéroclites. Le spectacle d'un monde en déliquescence. Le spectacle d'une société d'état de droit illusoire, d'une société redevenue primitive par le traitement de choc néo-libéral. Le spectacle d'un monde ruiné par un système d'industrialisation où chaque individu constitue le maillon d'une chaîne dont il ne connaît pas l'issue. Le travail fractionné accompli par chacun dissimule une possible vision d'ensemble d'une société qu'ainsi chacun cautionne.

Le produit de ce système le rend invisible à lui-même autrement que par saccades, dans une douleur palpable, en une image qui lui échappe. Car c'est peut-être cela : nous avons des yeux et nous sommes déjà morts. Il nous aurait fallu peut-être, comme Œdipe, nous crever les yeux. Mais nous sommes témoins du désastre du monde, un monde qui reproduit le système des camps de la mort.

Hélène Deschamps

20 h 30

Écran 1

Soirée de clôture

**Adieu**

en avant-première

de Arnaud des Pallières

France/2003/couleur/2 h 04

avec Michaël Lonsdale, Olivier Gourmet, L. Lucas, A. Clément

Menacé en Algérie, Ismahel émigre en France mais se voit refuser l'asile politique. Il travaille alors illégalement sur des chantiers. Dans la même période, un vieil agriculteur perd son plus jeune fils. Il s'enfoncé progressivement dans une indifférence mélancolique.

Adieu d'Arnaud des Pallières donne vraiment le sentiment d'une page qui se tourne, qu'il n'y a plus d'opposition de principe entre la réflexion philosophique intime, la musicalité des hommes, leurs colères, leurs amours, leurs combats, et un cinéma qui se libère en prenant tous les risques esthétiques. Le plus ahurissant encore, c'est combien des Pallières reste fidèle à la fois à ce qu'il savait faire en documentaire (quelque chose d'organique et de symphonique à la fois), tout en se révélant au contact de la fiction être un directeur d'acteurs stupéfiant. Laurent Lucas, Olivier Gourmet, Aurore Clément, en retour le porte aux cieux. Et nous aux nues.

Philippe Azoury, *Libération*, 16-17 août 2003

Cinéma L'Écran

place du Caquet 93200 Saint-Denis
M° Basilique de Saint-Denis (L 13)

Tarifs de la manifestation :

- 6,00 € plein tarif
- 5,00 € tarif réduit
- 4,00 € tarif adhérents
- 2,50 € tarif groupes scolaires
- 12,00 € forfait 4 séances + soirée de clôture

Programme 01 49 33 66 77

Renseignements 01 49 33 66 88

Réservations scolaires 01 49 33 63 73

Télécopie 01 49 33 64 32

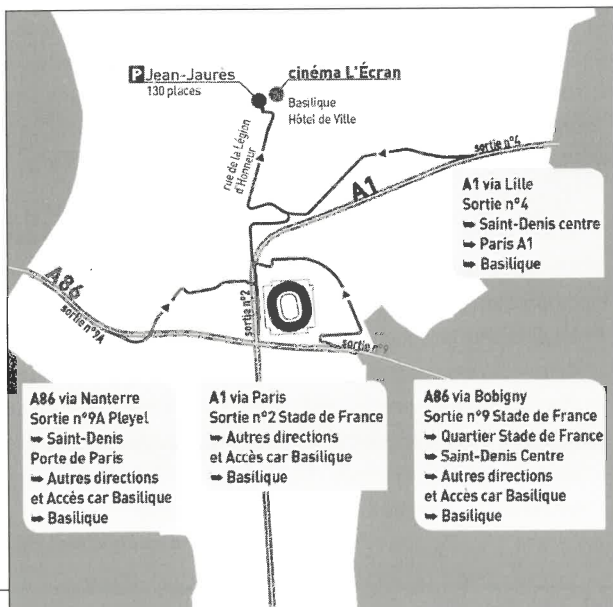
l.ecran@wanadoo.fr

L'équipe

- Olivier Pierre : responsable de la programmation
- Olivier Eloy : chargé de production
- Catherine Haller : responsable de l'Écran
- Amel Dahmani : assistante de la communication
- Carine Quicelet : responsable jeune public
- Vadim Chvets, Antoine Mary,
- Cédric Rajadel : médiation culturelle
- Charhazed Kheir, Monique Trémel : secrétariat
- Odette Girard, Marie-Michèle Stéphan,
- Yasmine Lombry : caisse
- Sylvy Donati, Laurent Callonec, Adrien Nedelec : accueil du public
- Achour Boubekour, Patrice Franchetti, Serge Vila,
- Mélanie Tintillier : projection
- Daniel Burson : transport de copies

Catalogue

- Olivier Pierre : iconographie et sélection des textes
- Christèle Huc : visuel de couverture
- Anabelle Chapô : conception graphique
- Marie-Armel Le Bourhis : réalisation
- Groupe Corlet : flashage, impression



Amos Gitai, Robert Guédiguian, Rithy Panh, Claude Dityvon, Patric Jean, Arnold Pasquier, Arnaud des Pallières, Richard Copans, Lionel Soukaz, Jean-Pierre Bouyxou, Yann Le Masson, Jacques Kébadian, Philippe Grandrieux, Isild Le Besco, Carole Henry, Stratis Vouyoucas, Jérémie Elkaim, Agathe Dreyfus, Gisèle et Luc Rapp-Meichler, Antoine Page, Brahim Bachiri, Sabine Massenet, Sharif Waked, Augustin Gimel, Hélène Deschamps, James Schneider, Bernard Cerf, Jacques Rozier, Luc Moullet, René Vautier, Paul Blain, Emile Breton, Hervé Aubron, Charles Tesson, Jean Douchet, Laurent Roth, Matthieu Orléan, Bernard Eisenschitz, Leslie Kaplan, Tanguy Perron, Edmonde Charles-Roux

Bernard Benotiel, Emilie Cauquy et la Cinémathèque française, Christiane Husson et la Cinémathèque du Ministère de l'Agriculture, de l'Alimentation, de la Pêche, et des Affaires Rurales, Jeanick Le Naour et la Cinémathèque Afrique du Ministère des Affaires Etrangères, Danielle Rosenkrantz et Sunchild, Julie Cazenave et Ciné-Archives, Guy Chantin, Jean-Marc Causse et Actions Gitanes, Gui Draï et D 3 Distribution Films Ciné-Tamaris, Playfilm, Idéale Audience International, Ad Vitam, Ciné Classic, Pierre Grise Distribution, Artédís, Lapsus, Shellac, ARP Sélection, Carlotta Films, Connaissance du cinéma, Les Films du Losange, Roissy Films, Les Films d'Ici, U. I. P., Gaumont Buena Vista International, Films sans Frontières, Archéo Pictures, Lobster Films, P.O.M. Films, K-Films, Océan Films, La Médiathèque des Trois Mondes, Ciné Archives, Vision Distribution, Light Cone, Heure Exquise, Bac Films, Documentaire sur Grand Ecran, K-Films, Vision Distribution, Agav Films, Agat Films & Cie, Arts Maillot Production

Marie José Mondzain et L'Exception, Charles Silvestre et les Amis de l'Humanité, Richard Wagman et l'Union juive française pour la Paix (UJFP), Association des travailleurs maghrébins de France (ATMF), Nathalie L'Hopitault et le Collectif Paix Palestine Israël (CPPI), Sylvain Duez-Alesandrini et le Comité de solidarité avec les peuples du Chiapas en lutte (CSPCL), Caroline Marillay et l'Association nationale d'assistance aux frontières pour les étrangers (Anafé), Cyril Godeaux et Amnesty International, Simone Bernier et Femmes Solidaires, Sandrine Marques et l'Association Citoyenneté Jeunesse, Frédéric Borgia et Cinémas 93, Hélène Gimenez, Quentin Mével et l'Association des cinémas de recherche d'Ile-de-France (ACRIF)

Antoine Crespy et Cinemeccanica, Martine Peigner et Libération, Danielle Dauba et Télérama, BIFI

Démarches quartiers de la Ville de Saint-Denis, Services municipaux de la Ville de Saint-Denis, Laurence Dupouy-Veyrier, Véronique Cousin et la Direction de la Culture de la Ville de Saint-Denis

Nous remercions chaleureusement Michiko Yoshitake, Yuko Tanaka pour leur soutien et tout particulièrement Nicole Brenez pour son aide précieuse et ses conseils.

Exposition de photographies de Yann Derais

« Hébron » – Zone H2

du 4 au 10 février à l'Écran www.yannderais.tk



CINEMECCANICA EN FRANCE

UN RÉSEAU DE DISTRIBUTEURS FORMANT UNE ÉQUIPE DE PLUS DE 70 PERSONNES A VOTRE SERVICE.

LECTEUR ANALOGIQUE

inversé à led rouge et
lecteur SRD intégré

TOURELLE AUTOMATIQUE

3 porte-objectifs Ø 70,6 avec mise
au point à distance en option

LANTERNE HORIZONTALE

1600/7000 watts
Miroir 340

PANEL DE COMMANDE

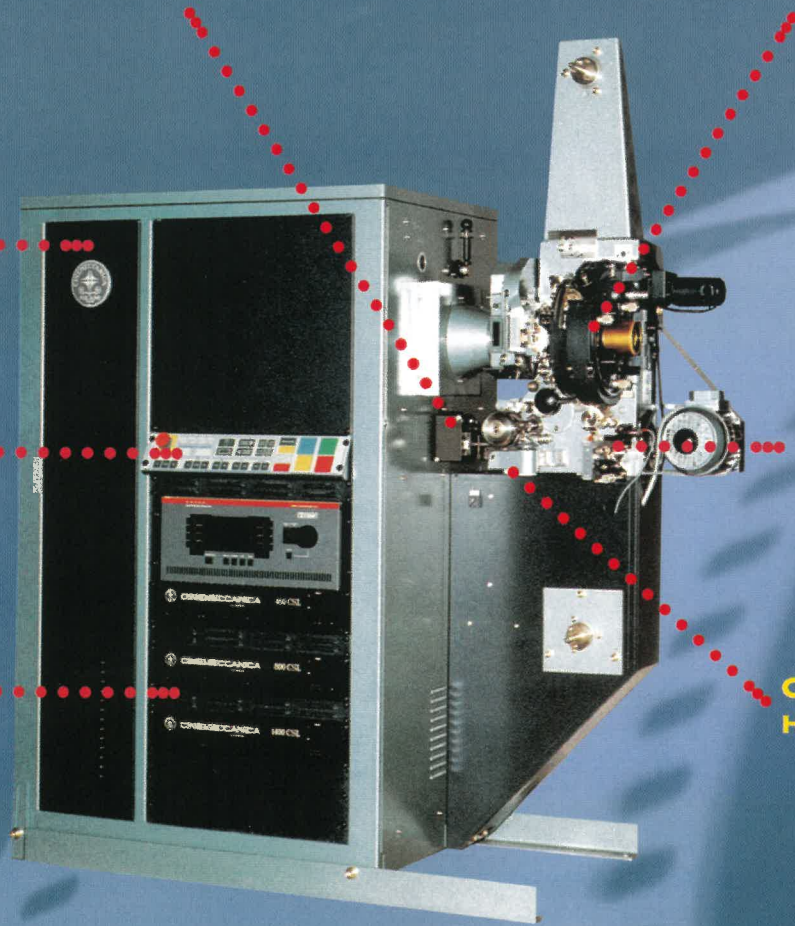
avec automation
Série 500 ou 1000

RACK 19 POUCES

intégration des
modules son,
amplificateurs,
lecteur CD...
Décodeur SR et
digital

SÉCURITÉ ÉLECTRONIQUE

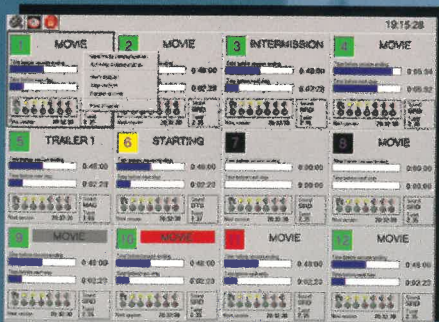
COMPENSATEUR HYDRAULIQUE



CONSOLE 7040

AUTOMATE SÉRIE 500

Ce système composé d'un automate, d'un panneau de commande et d'un logiciel de supervision permet la gestion de complexes jusqu'à 30 salles. D'une grande simplicité, le système 500 autorise la programmation d'une séance en local ou depuis le superviseur. L'interface graphique compatible windows 95/98 et NT permet le monitoring des principales sorties de l'automate (marche/arrêt, alarme, tourelle, lumière, format son). Ce superviseur inclut un gestionnaire de séances avec suivi et enregistrement des programmations. Il rend également possible l'exploitation d'une copie unique dans plusieurs salles en synchro.



CINEMECCANICA France

47 rue du Pré St. Gervais - 93697 PARIS PANTIN CEDEX

Tél. : 01 48 10 86 86 - Fax. : 01 48 45 69 78

Libération

**le aime
cinéma**



TOUS LES MERCREDIS

le **cahier Cinéma**,

avec les chroniques, les entretiens
et tous les films de la semaine



TOUTE L'ANNÉE

avec les **avant-premières**
exclusives réservées à nos lecteurs